

Plus rien, Si tu voulais, Désespoir et Permettez-moi

Lise Campeau

Volume 8, Number 5-6 (47-48), September–December 1966

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30088ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Campeau, L. (1966). Plus rien, Si tu voulais, Désespoir et Permettez-moi. *Liberté*, 8(5-6), 107–109.

plus rien

Plus rien n'est
 ni le rire de l'homme heureux
 qui fusionnait les étoiles
 en une solitaire constellation de lumières
 plus rien n'est
 la fille s'est enfuie
 les seins au creux des paumes
 la joie engloutie
 dans un foudroyant sanglot
 à la dernière heure
 les vagues se sont ruées sur les roches
 l'immuable tranquillisant de la nuit
 s'est métamorphosé
 en un oxyde puant la chair cadavérique
 plus rien n'est
 ni rivages où endormir sa fureur
 ni fleurs où cacher sa nudité
 qui donc viendra
 un peu passée l'heure de vivre
 aux confins de l'aurore
 transcender la joie
 en une superstructure d'amour
 même l'alouette s'est envolée
 à la recherche des sphères oubliées
 qui donc nous délogera de nos abris mécaniques
 plus rien n'est

si tu voulais

Si tu voulais
 l'étoile enfante ce soir une musique de cristal
 la nuit plus femme que jamais
 et là à gauche de tes songes
 la mer qui se donne aux rivages
 moi je connais
 le visage sombre de tes désirs

ils s'acheminent dans mes veines
si tu voulais
l'enfant mort dans l'aurore de sang
mes mains offertes et mes lèvres
brisure que je te donne
et tu m'as prise si fort par tes yeux
si tu voulais
me cueillir des roses
au creux des notes qui te rongent
le jardin est si clair au matin
et puis
je t'aime inlassablement

désespoir

L'on a perdu la couleur de la vie
au-delà des frontières d'acier et de fer
l'on a perdu la certitude

l'on est parti à la recherche des impossibles espérances
au bout de l'horizon la haine accrochée pendue
l'on a encerclé le bonheur au milieu des averses et des brumes
sombre décadence de tous les idéals

l'on a perdu le rire et l'éternité
l'on a perdu l'enfant et ses jeux au soleil
désespoir de l'ère des ambitions métalliques

l'on a perdu la jouissance des jours et des nuits
la lune fondue dans la mer ensanglantée
l'on a perdu la chair
nos veines submergées de sang noir

l'on a perdu tout ce qui restait
et peut-être un peu plus

permettez-moi

Permettez-moi de m'asseoir
 chair nue
 au milieu du ruisseau glacé
 j'ai tant soif d'une eau plus bleue
 passion de tout mon être
 permettez-moi d'aimer les roses
 les embrasser longuement
 roses rages de mon sang répandu
 corps légers alentour mes paumes
 frénésie
 brise impondérée qui s'amuse
 à déchirer mon paysage
 je cours vers la plante nouvelle
 la greffer chez-moi
 encerclement de toutes les raisons

permettez-moi de m'asseoir

LISE CAMPEAU